

Nabil El JABBAR  
Professeur  
Université Ibn Tofail, Kénitra, Maroc

## **L'altérité culturelle à l'épreuve de la traduction Réflexions sur la correspondance entre André Gide et Taha Hussein**

**Résumé:** Entre André Gide et Taha Hussein, l'écrivain égyptien le plus francophile de son pays, s'établit une correspondance amicale faite d'admiration et de reconnaissance mutuelles. En témoignent la traduction par Hussein de quelques textes de Gide et la préface élogieuse que ce dernier avait consacré à la traduction française du *Livre des Jours* de Taha Hussein.

Pourtant, leur premier échange s'ouvrit sur un réel désaccord. Gide apprit avec étonnement que l'on souhaitait traduire *La Porte étroite* en langue arabe. Il se fondait sur ce qu'il connaissait de l'Islam et du monde arabe pour juger de l'inutilité d'une telle traduction.

Hussein réagit vigoureusement à la réponse de Gide en lui expliquant que le lecteur arabe moderne, héritier du mouvement de la Renaissance, *nahda*, qui avait gagné l'Orient arabe dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, était parfaitement capable d'accueillir l'altérité culturelle, d'où qu'elle vienne.

Ce premier échange permit aux deux illustres écrivains de leur temps de vite dépasser ce malentendu et de se retrouver autour de ce qui faisait la force de leurs écrits: la passion des littératures étrangères, l'exigence de la critique et un certain goût de la controverse.

**Mots-clés:** altérité culturelle, André Gide, Taha Hussein, littérature, renaissance arabe, traduction

**Abstract:** Between André Gide and Taha Hussein, the most Francophile Egyptian writer in his country, a friendly

correspondence is established of mutual admiration and recognition. Witness the translation by Hussein of some texts by Gide and the laudatory preface that the Gide devoted to the French translation to the autobiography of Taha Hussein.

Yet their first exchange opened with real disagreement. Gide was surprised to learn that they wanted to translate *Strait is the Gate* into Arabic. He relied on what he knew about Islam and the Arab world to judge the pointlessness of such a translation.

Hussein reacted vigorously to Gide's response by explaining to him that the modern Arab reader, heir to the renaissance movement, *nahda*, was perfectly capable of welcoming cultural otherness, wherever it comes from.

This first exchange allowed the two illustrious writers of their time to quickly overcome this misunderstanding and come together around what made the strength of their writings: the passion for foreign literatures, the strength of criticism and a certain taste for controversy.

**Keywords:** André Gide, Taha Hussein, cultural otherness, literature, Arab renaissance, translation

Au milieu du siècle dernier, peu de temps après la Seconde Guerre mondiale, André Gide (1869-1951) fit la connaissance de l'écrivain égyptien le plus francophile de sa génération, Taha Hussein (1889-1973). De leur rencontre intellectuelle, subsiste un échange épistolaire et des traductions croisées, preuve suprême de leur estime réciproque.

En cette année 1945, date de leur premier échange, Gide est un écrivain influent et probable candidat pour le prix Nobel de littérature. Il est au sommet de la gloire et la célébrité après avoir connu l'opprobre et l'infortune. Ses anciens détracteurs qui l'accusaient de corrompre la jeunesse se sont tus et ses différends avec les communistes français ne font qu'un lointain souvenir. Ses écrits d'avant-guerre, comme *Souvenirs de la cour d'assises* (1914) et *Voyage au Congo* (1927), rappellent à tous ses honorables combats pour la justice et contre les abus de la colonisation.

Taha Hussein, quant à lui, jouit d'une réelle autorité morale dans son pays et dans le monde arabe après avoir également connu l'adversité et la censure. Né dans une famille pauvre dans un village de la Moyenne-Égypte et aveugle dès l'âge de trois ans, il parvient, après de brillantes études en Sorbonne, à accomplir une grande carrière d'écrivain, d'universitaire et

de ministre sous Nasser. Malgré l'opposition des traditionalistes et des conservateurs, toute son œuvre de romancier, d'essayiste et de traducteur tend vers un renouveau esthétique et philosophique de l'*adab*, ou la littérature arabe classique. Francophile passionné, il se lie d'amitié avec Paul Valéry, Jacques Berque ou Jean Cocteau qui saluent son élan réformateur et sa prodigieuse capacité à accueillir l'altérité culturelle au sein de sa littérature.

Rétifs à toute autorité morale ou esthétique, Gide et Hussein entretenaient avec leurs propres cultures un rapport «de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination»<sup>1</sup>. La passion pour la traduction qu'ils pensaient et pratiquaient à la fois leur permettait de porter un regard neuf et critique sur la longue tradition littéraire dont ils étaient les héritiers.

Gide, qui suivait avec beaucoup d'intérêt la traduction de son œuvre en Europe, traduisit dès 1913, quelques œuvres de Joseph Conrad, William Shakespeare et William Blake. Il fit également connaître au public français quelques œuvres de Rabindranath Tagore (à partir des traductions anglaises), Alexandre Pouchkine et Goethe<sup>2</sup>.

Taha Hussein, publia quant à lui, sur une période de quarante ans (de 1920 à 1959), de nombreuses traductions d'œuvres littéraires françaises avec la constante volonté de privilégier celles qui pouvaient stimuler l'émancipation politique, le progrès social et le renouveau de la littérature arabe. Grâce à lui, la bibliothèque arabe, peu ouverte en genre théâtral, s'était enrichie de célèbres drames de la littérature française dont *Andromaque* de Racine et *Zaïre* de Voltaire.

Hussein entreprit de résumer et de commenter nombre d'œuvres littéraires dès leur parution, pour permettre aux lecteurs arabophones d'être informés de l'évolution culturelle en France. Il accompagnait souvent ses traductions d'explications sur l'importance des sujets abordés ou les origines grecques et latines des personnages mis en scène.

---

1. Nous empruntons ces mots à Gide lui-même qui, dans un texte envoyé au jury du prix Nobel et publié dans le *Figaro* du 21 novembre 1947, notait: «Très jeune encore, j'écrivais: «Nous vivons pour représenter». Si vraiment j'ai représenté quelque chose, je crois que c'est l'esprit de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination, de protestation contre ce que le cœur et la raison se refusent à approuver. Je crois fermement que cet esprit d'examen est à l'origine de notre culture».

2. Parmi les traductions de Gide, citons *L'Offrande lyrique* de Rabindranath Tagore (1913), *Typhon* de Joseph Conrad (1918), *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, de William Blake (1922), *La Dame de pique* d'Alexandre Pouchkine (1923), *Hamlet* de William Shakespeare (1944) et *Prométhée* de Goethe (1951).

## La traduction comme dialogue interlingual et interculturel

Dans ses commentaires, il suggérait aussi des rapprochements insoupçonnés entre les auteurs arabes et français, révélant ainsi des ressemblances entre Pierre Loti et Omar Ben Abi Rabia'a (poète arabe médiéval), Stendhal et Ibn Hazm (philosophe et théologien andalou du X<sup>e</sup> siècle), Montesquieu et Ibn Khaldoun (historien arabe du XIV<sup>e</sup> siècle), ou encore entre Ernest Renan et Mansour Fahmi (penseur et sociologue égyptien du début du XX<sup>e</sup> siècle).

Traducteur et comparatiste en même temps, il s'interroge également sur les similitudes entre ses propres écrits et certaines œuvres françaises de référence: entre ses *Causeries du mercredi* et les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, entre ses idées philosophiques et celles de Voltaire et d'Auguste Comte, ou encore entre ses créations littéraires d'inspiration religieuse et celles de François-René de Chateaubriand. Avec Taha Hussein, l'auteur et le lecteur arabes n'étaient plus assignables à leur espace culturel d'origine, libres de parcourir les frontières qui les séparaient de l'altérité occidentale.

Entre Gide et Hussein, ces deux écrivains qui pensaient et pratiquaient la traduction, les affinités électives étaient nombreuses et prometteuses. Pourtant, leur premier échange s'ouvrit sur un patent désaccord sur une affaire de traduction.

\*\*\*

Un jeune intellectuel égyptien, souhaitant traduire *La Porte étroite* en langue arabe, sollicita l'aide de Taha Hussein pour obtenir l'accord de Gide et, si possible, une préface. Fort de ses nombreuses amitiés dans le milieu littéraire français, Taha Hussein transmet naturellement cette requête dans une lettre qui, malheureusement, n'avait pas été conservée.

Quelques mois plus tard, Gide fit à son correspondant une réponse faite de doute et d'interrogation. «Votre proposition me surprend», lui écrivit-il d'emblée, tout étonné d'apprendre que des lecteurs arabes puissent s'intéresser à une œuvre apparemment «étrangère à leurs préoccupations». «À quelle lecteur pourrait-elle s'adresser, lui demanda-t-il? À quelle curiosité peut-elle répondre?»<sup>3</sup> (*Bulletin des amis d'André Gide* 147)

---

3. Toute la correspondance entre les deux écrivains, en plus de la préface de Gide au *Livre des jours* de Hussein et de l'hommage de ce dernier à Gide, étaient réunis dans le *Bulletin des amis d'André Gide*, vol. 114/115, avril-juillet 1997. Ils sont maintenant accessibles en ligne.

Gide se montrait peu sûr de l'emploi qui pourrait être fait du roman le plus complexe de son œuvre, où il décrivait, avec art et subtilité, le tiraillement qu'il éprouvait entre la puissance de l'amour et le devoir de la vertu. Rappelons qu'à la parution de son roman en 1909, Gide se sentait incompris en son propre pays. Il regrettait, malgré le succès de librairie, de voir la dimension critique de son roman largement ignorée. On l'avait, à tort, assimilé au personnage d'Alissa, comme on l'avait assimilé à Michel de *L'Immoraliste* auparavant, alors que son effort d'empathie envers son héroïne n'était en rien une approbation.

Il ne pouvait donc s'attendre à une meilleure compréhension de son livre dans un pays étranger, oriental de surcroît. C'est ainsi qu'il s'interrogea dans sa lettre à Hussein:

En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans la *Porte étroite* assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments? (*Ibid.* 147)

Pour avoir «longtemps vécu en compagnie, dit-il, d'arabisants et d'islamisés», Gide pensait en effet suffisamment connaître le monde arabo-musulman pour juger de l'inopportunité d'une telle traduction. Ce monde tel qu'il se le représentait, était sereinement assis sur des siècles de certitudes immuables, imperméable au doute, qui ferait à la fois l'essence et la fragilité de l'Occident: «je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'à formés et éduqués le Coran, écrivait-il à Hussein. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité!» (*Ibid.*)

Ce monde arabe, pensait-il, qui exerça un si «grand attrait» sur ses écrits, n'avait donc rien à apprendre d'un Occident «blasé» et dénué d'authenticité humaine:

J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu en compagnie d'arabisants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers après avoir goûté jusqu'à l'extase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors

## La traduction comme dialogue interlingual et interculturel

les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. (*Ibid.*)

Que révèle la réponse de Gide de sa perception de l'Orient arabe? De quelle connaissance du monde arabe pouvait-il se prévaloir pour juger de ce qui pourrait convenir ou disconvenir au lecteur arabe?

Il est aisé de relier «l'ombre des palmiers» et «l'âpre brûlure du désert» qu'il décrivait si poétiquement dans sa lettre à Hussein à ses doux souvenirs en terre nord-africaine, là où il pouvait s'affranchir de la morale puritaine qui marqua son enfance, et tirer quelque consolation après le dur échec de son expérience amoureuse. Gide voyageur était fasciné par la nature africaine baignant d'eau, de sable et de chaleur<sup>4</sup>. Mais il l'était tout aussi par son ambiance exotique et sa morale permissive.

C'est précisément à cela qu'était réduite la quête gidienne dans *L'Orientalisme* d'Edward Said. Le propos de ce dernier était probablement exagéré lorsqu'il affirmait:

Aucun des écrivains européens qui ont traité de l'Orient ou qui ont voyagé en Orient depuis 1800 ne s'est dispensé de cette quête: Flaubert, Nerval (...) sont les plus remarquables. Pour le vingtième siècle, on pense à Gide, à Conrad, à Maugham et à des douzaines d'autres. Ce qu'ils cherchaient souvent, à juste titre, je crois, était une sexualité d'un type différent, peut-être plus libertine et moins chargée de péché. (Said, *L'Orientalisme* 219)

Dans *Culture et impérialisme*, Edward Said renouvela son attaque contre Gide qu'il confondit délibérément avec le personnage principal de *L'Immoraliste*. Il cita intégralement cette confidence du personnage gidien pour mieux asseoir sa critique:

Terre en vacance d'œuvres d'art. Je méprise ceux qui ne savent reconnaître la beauté que transcrite déjà et toute interprétée. Le peuple arabe a ceci d'admirable que, son art, il le vit, il le chante et le dissipe au jour le jour; il ne le fixe point et ne l'embaume en aucune œuvre. C'est la cause et l'effet de l'absence de grands artistes (...). Au moment de rentrer dormir à l'hôtel, je me souvins d'un groupe d'Arabes couchés en plein air sur les nattes d'un petit café. Je m'en fus dormir tout contre eux. Je revins couvert de vermine. (Gide, *L'Immoraliste* 170).

Le commentaire qu'il tira de ce passage était particulièrement sévère:

---

4. Voir *Amyntas* (1906) où Gide réunit ses notes de voyages et transpose les sensations provoquées par la nature d'Afrique du Nord.

Les Africains, et en particulier ces Arabes, sont là, sans plus. Ils n'ont pas d'art (ni d'histoire) capable de s'accumuler et de se sédimenter en œuvres. S'il n'y avait pas l'observateur européen pour attester qu'il existe, il ne compterait pas. Se trouver parmi ces gens-là est agréable, mais il faut en accepter les risques (la vermine par exemple). (*Culture et impérialisme*, 279).

Dans cet emploi réducteur du texte littéraire, Said ne fit aucune mention de l'empathie réelle que l'auteur de *L'Immoraliste* éprouvait pour les peuples d'Orient. Il existe en effet dans l'œuvre de Gide un attrait autrement plus raffiné pour *Les Mille et une nuits* et la poésie persane qui avaient bercé sa prime jeunesse. Il en témoignait lui-même dans *Les Nourritures terrestres* où les grands poètes persans, Hâfez, Omar Khayyâm et Saadi sont cités à plusieurs reprises<sup>5</sup>. Il n'en demeure pas moins que sa connaissance du monde arabe contemporain était assez légère, se limitant aux poncifs orientalistes les plus courants. Sa lettre à Hussein n'en était qu'une preuve de plus. Évidemment, de l'effervescence de l'Égypte prénasserienne, Gide ne semblait guère informé. Il n'avait d'ailleurs retenu de son premier voyage dans la région en 1939 qu'un «paysage désertique constamment admirable, mais, somme toute, d'aucun intérêt particulier».

\*\*\*

La lettre de Gide, prudente et circonspecte, piqua au vif l'orgueil de Hussein qui lui opposa une réponse vigoureuse dont voici les premières lignes:

---

5. Fasciné par cette poésie persane qui n'avait jamais cessé de le charmer, Gide exprimait souvent son regret face aux mauvaises traductions qui nuisent à la littérarité des textes originaux et à leur sens profond: «Je sais bien, écrivait-il, qu'il ne nous parvient d'eux [des poètes persans], à travers les traductions qu'un reflet dépouillé de chaleur, de couleur et de frémissement. Mais comparant les traductions entre elles, me servant de l'allemand, de l'anglais, du français, je vous assure qu'il parvient encore, de ces étoiles, assez d'éclat pour nous laisser imputer leur grandeur». Cependant, cela n'empêchait pas l'écrivain français d'entrer dans la profondeur de leur poésie au point de déclarer: «J'ai pour ma part vécu avec Sadi, Ferdousi, Hafiz et Khayyam aussi intimement, je puis dire, qu'avec nos poètes occidentaux et communiqué étroitement avec eux – et je crois qu'ils ont eu sur moi de l'influence – oui, vraiment une influence profonde, ils ont bu, et je bois avec eux, aux sources même de la poésie» (Cité par Said Ben Salem, «Gide et l'Orient: rêve ou réalité, Constantinople et la Perse», in *La Revue de Téhéran*, n° 98, janvier 2014).

## La traduction comme dialogue interlingual et interculturel

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays soumis à l'influence du désert voisin. (*Bulletin* 148)

Sur le même ton, Hussein poursuivit ainsi son explication à l'adresse de son illustre correspondant:

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'angoisse que l'Islam a soulevée dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique. (*Ibid.* 149)

Par «importation étrangère», Taha Hussein voulait sans doute fustiger cet «Orient créé par l'Occident» (pour reprendre le mot d'Edward Said) que les amateurs d'exotisme situaient loin des vicissitudes de l'histoire et des tumultes de la modernité. André Gide était en effet loin de deviner que nombre de ses œuvres avaient déjà été traduites et publiées en langue arabe:

Vous surprendrais-je, lui dit Hussein, si je vous disais que *La Porte étroite* n'est pas le premier de vos livres traduits en notre langue? De *La Symphonie pastorale* il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe plus d'une fois éditée. Une traduction de *L'École des Femmes* a suivi celle de *La Porte étroite*. On projette d'offrir aux lecteurs d'ici *Les Faux-Monnayeurs*. Peut-être traduira-t-on bientôt *Les Nourritures terrestres*, *Prométhée* ou *Paludes*. (*Ibid.*)

Gide était tout aussi loin de savoir que l'Égypte de Taha Hussein traversait l'une des périodes les plus fécondes et agitées de son histoire culturelle. Le mouvement de la renaissance appelé *Nahda*<sup>6</sup>, commencé un siècle plus tôt, arrivait à sa maturité après avoir reconfiguré la pensée arabe sur des sujets aussi essentiels que la conception du pouvoir et de la nation, le rôle de la femme et l'importance de la culture dans la société. Les

6. La *Nahda*, d'un mot arabe qui signifie *Renaissance*, désigne un renouveau de la pensée comme de la politique et des arts, qui commença au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au Moyen-Orient et se poursuivit jusqu'au milieu du siècle suivant. Sur cette renaissance arabe, lire l'important ouvrage de l'historien britannique d'origine libanaise, Albert Hourani (1915-1993), *La Pensée arabe et l'Occident*, Paris, Éditions Naufal, 1991.

voix de la libération et de l'émancipation étaient portées par des écrivains parfaitement aguerris à la littérature occidentale grâce à la traduction et la fréquentation d'universités européennes<sup>7</sup>.

Tout en éclairant la lanterne de l'écrivain français, Taha Hussein tentait aussi de dissiper ses craintes et de l'assurer que «l'Islam sait recevoir comme il sait donner»:

L'Islam a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme; puis l'Hellénisme. Les civilisations iranienne et hindoue. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XV<sup>e</sup> siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien. (*Ibid.*)

Il est évident que pour cet esprit progressiste égyptien, l'Islam et le monde arabe qu'il défendait ne devraient pas vivre en vase clos, en rupture avec le monde. Ils devraient en revanche se délester du poids des traditions et des archaïsmes et se frayer leur propre voie vers la modernité.

C'est sur cet échange, vif et brillant, que s'ouvrit la correspondance entre Gide et Hussein. De l'inopportunité de traduire une œuvre de fiction (en l'occurrence *La Porte étroite*), leurs propos s'étaient élargis vers des sujets aussi cruciaux que la question de la modernité en terre d'Islam, la réception de la littérature occidentale en Orient arabe et la représentation que ce dernier suscitait encore dans les milieux littéraires de l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle.

Taha Hussein n'apprit pourtant à connaître l'œuvre de Gide qu'en 1932, au moment où il était au plus mal dans sa carrière d'écrivain et d'universitaire. Il subissait la réprobation de tous les conservateurs du pays après la publication de son essai sur la poésie arabe. L'Assemblée nationale condamna son écrit et l'université du Caire l'exclut de ses rangs. Hussein semblait atteindre le sommet de la subversion en s'attaquant à l'authenticité de la poésie préislamique qui paraissait jusque-là, «comme revêtu d'une sorte de sacralité, non pas certes en vertu de son contenu, mais de par la langue même dans laquelle il se trouvait proféré» (Barbulesco, *L'itinéraire hellénique de Tâhâ Husayn* 298). Cette poésie, soutenait Hussein avec

---

7. L'une des figures pionnières de la Nahda fut Rifa'â al-Tahtawi (1801-1873) qui participa à la première mission culturelle égyptienne en France entre 1826 et 1831. De son séjour à Paris, il tira l'un des livres majeurs de la Renaissance arabe, *Takhlîs al-ibrîz fî talkhîs barîz* (traduit sous le titre, *L'Or de Paris*). À son retour au Caire, il fonda l'École des langues (1835) et dirigea le Bureau des traductions (1841). Il signa la première traduction arabe d'œuvre littéraire française, *Les Aventures de Télémaque* (Fénelon, 1699) en 1851.

méthode et conviction, aurait été presque entièrement recréée par des contemporains de l'époque omeyyade, entre le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècles, pour consolider leurs positions politiques.

Les nationalistes égyptiens ne voyaient dans ces propos que le prolongement de thèses orientalistes hostiles à l'Islam et aux Arabes<sup>8</sup>. Les théologiens d'Al-Azhar, quant à eux, soupçonnaient que derrière la remise en cause de la poésie antéislamique, se dissimulait un scepticisme dangereux qui se nourrissait de méthodes étrangères apprises auprès de maîtres étrangers. «Son conflit avec les Azhariens, dit Luc Barbulessco, tenait essentiellement à des questions de méthode, à la crainte où ils étaient de voir un disciple, quelque jour, armé de la méthode historique, se livrer à une critique tout aussi corrosive du texte coranique lui-même» (*Ibid.* 298).

L'auteur céda certes à la pression de ses contempteurs et remania son texte avant d'être autorisé à le republier l'année suivante sous un titre différent, *Sur la littérature pré-islamique (Fi-l adab al-jâhili, 1927)*. Mais il réussit à apporter une contribution décisive à l'œuvre de la Renaissance arabe (*Nahda*) en y introduisant les théories et les méthodes qu'il jugeait aptes à servir sa volonté de libérer la littérature arabe de l'emprise de la politique et de la religion. Son essai fit date et marqua d'une pierre blanche l'histoire de la pensée arabe du XX<sup>e</sup> siècle.

\*\*\*

Revenons à Gide. Moins de deux ans après son tout premier échange épistolaire avec Taha Hussein (juillet 1945 à l'hiver 1946), l'auteur de *L'Immoraliste* réussit à faire un grand pas dans la connaissance de cet Orient compliqué qu'il considérait, jusque-là, avec des idées simples. Il rencontra Hussein au Caire et comprit l'élan progressiste et réformateur qui l'habitait. En témoignage la préface élogieuse qu'il consacra à son *Livre des jours*<sup>9</sup>, peu de mois avant la consécration du Nobel.

---

8. Taha Hussein se serait sans doute inspiré des travaux de l'orientaliste et arabisant italien Carlo Alfonso Nallino qui fut l'un des universitaires italiens appelés par le prince Fouad à venir enseigner à l'Université du Caire, inaugurée en 1908, première université publique à l'occidentale dans le monde arabe.

9. La préface fut d'abord publiée dans *Le Figaro littéraire* du 12 avril 1947 sous le titre «Rencontre avec l'écrivain arabe Taha Hussein». En 1947, *Le Livre des Jours* est déjà traduit en plusieurs langues. L'œuvre de Taha Hussein compte à cette date plusieurs romans et recueils de contes, et des volumes de critiques et d'essais notamment sur le théâtre français, des traductions arabes de Sophocle et de Racine.

Dans cette préface, Gide rappela en quelques lignes bien tournées, l'épreuve subie par Hussein après la publication de son essai sur la poésie préislamique:

J'appris que ses premiers écrits, sur les poètes préislamiques, ou plutôt contre eux, firent scandale. Dans ce monde arabe, trop dispos aux stagnantes vénération, la révolte est le commencement du progrès. L'Égypte n'avait pas connu comme la Grèce, sa voisine, de ces révéls successifs, de ces glorieux sursauts lyriques, capables de rénover la langue antique, de la maintenir en constante haleine pour l'expression de pensées et de passions nouvelles. La littérature arabe restait figée et le parler populaire s'écartait d'elle, de sorte que l'écriture savante, seule admise, approuvée, enseignée, devenait de plus en plus impropre à exprimer quoi que ce soit d'actuel, de vivant. (*Bulletin* 167)

Il salua également la hardiesse de son écriture et son aspiration au renouveau formel:

Je ne m'étonne pas beaucoup d'entendre dire que l'émancipation apportée par Taha Hussein porta d'abord et principalement sur le langage même, car il n'est pas de révolution intellectuelle et morale qui ne nécessite et n'entraîne un renouveau formel, une refonte de l'expression. (*Ibid.*)

Cette simplicité de style et de vocabulaire qui brillait dans un espace littéraire encore enchaîné par des contraintes formelles d'un autre temps, avait en effet conquis des milliers de lecteurs et imposé Hussein comme l'un des auteurs les plus importants de la littérature arabe du XX<sup>e</sup> siècle.

Durant ce second voyage, l'auteur de *La Porte étroite* vit en Égypte davantage qu'un paysage désertique «sans intérêt particulier». En observateur averti, il s'aperçut que sous les fausses apparences d'un Orient endormi, couvait un désir d'Occident, qui était aussi un désir de modernité et de renouveau. Il comprit que la curiosité et l'esprit critique qui s'aiguisent au contact de l'étranger, avaient irrémédiablement gagné cet Orient arabe si convoité et méconnu à la fois.

En signe d'amitié et de reconnaissance, Gide fit publier l'autobiographie de Hussein aux Éditions Gallimard. À défaut d'en être le traducteur, il en fut le préfacier attentif et bienveillant, tenant à ce que le lecteur français

## La traduction comme dialogue interlingual et interculturel

appréciât à sa juste valeur *Le Livre des jours*, l'une des autobiographies les plus populaires et les plus influentes de la littérature arabe moderne<sup>10</sup>.

Rempli d'admiration devant la réussite presque miraculeuse de cet écrivain né pauvre et aveugle, Gide s'exclama ainsi dans sa préface: «Alors je m'émerveille: eh quoi! c'est cet enfant aveugle qu'Allah va fournir à l'Égypte, et qui sera son guide clairvoyant! Après quel effort surhumain pour, d'abord, regarder lui-même, se réveiller d'entre les morts».

Taha Hussein quant à lui, publia sa traduction d'*Œdipe* et de *Thésée* de Gide en lui adjoignant ce témoignage de gratitude:

Mon cher André Gide, Pour vous avoir entendu nous lire «Œdipe» et «Thésée», je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux. C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité. Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.

\*\*\*

Jusqu'au début de l'année 1950, la correspondance entre Gide et Hussein s'enrichit d'autres marques d'estime et de reconnaissance, scellant ainsi la parfaite complicité qui, très vite, s'établit entre eux. L'épreuve de *La Porte étroite* leur permit rapidement de se connaître et de se reconnaître. Ils saisirent ainsi, l'un et l'autre, que leur appréhension du monde et de la littérature transpirait la même inquiétude et le même désir d'insoumission et de résistance.

Ce que Gide, «grand inquieteur» de son siècle – selon le mot de Frank Lestringant – admirait dans le parcours de Hussein, c'est «la pertinence de ses critiques, et tout à la fois la générosité de ses enthousiasmes et la violence de ses oppositions». Et c'est précisément ce trait distinctif que l'écrivain égyptien voulait célébrer dans son hommage à Gide, «dont on a si souvent

---

10. *Le Livre des Jours* (*Al-Ayyâm*, littéralement *Les Jours*), autobiographie à la troisième personne en trois volumes publiées en Égypte en 1929, 1940 et 1967): la traduction française de 1947 ne concerne évidemment que les deux premières parties. Le premier tome décrit la vie qu'il a menée dans son village d'origine, s'attardant sur la solitude qu'il a connue avec sa maladie. Le deuxième tome relate ses années d'étude au Caire, en particulier à l'université Al-Azhar, qu'il n'épargne pas de ses critiques. Le dernier tome (intitulé pour sa traduction française *La Traversée intérieure* lorsque les deux tomes précédents prennent le titre du *Livre des jours*) raconte son passage en France, entre Paris et Montpellier, dans le contexte de la Première Guerre mondiale.

dit que l'action était néfaste (et) fut pour (lui) constamment un compagnon, un ami, un secours».

La traduction qu'ils pratiquaient ou inspiraient, procédaient de cette inquiétude même et de cette insatisfaction. Elle ne poursuivait d'autres visées que la fécondation du *propre* par la médiation de l'*étranger*, de sa langue et de sa littérature. C'est cela même «l'essence de la traduction» disait Berman. «Elle est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est *rien*» (*L'Épreuve de l'étranger* 16).

## Bibliographie

- Barbulesco, Luc, «L'itinéraire hellénique de Tâhâ Husayn», in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 95-98, 2002, p. 297-305.
- Ben Salem, Said, «Gide et l'Orient: rêve ou réalité, Constantinople et la Perse», in *La Revue de Téhéran*, n° 98, janvier 2014.
- Berman, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, coll. TEL, Paris, 1995.
- Bulletin des amis d'André Gide*, vol. 114/115, avril-juillet 1997, [www.andre-gide.fr](http://www.andre-gide.fr), (consulté le 28 décembre 2020).
- Gide, André, *L'Immoraliste*, Paris, coll. Folio, Gallimard, 1988.
- Hussein, Taha, *Le Livre des jours*, trad. Jean Lecerf et Gaston Wiet, préface d'André Gide, Paris, Gallimard, 1984.
- Said, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [*Orientalism*, 1978], trad. Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Paris, Le Seuil, 1980, (rééd, 2003); *Culture et Impérialisme* [*Culture and Imperialism*, 1993], Fayard/Le Monde Diplomatique, traduction de Paul Chemla, 2000.